

Brigouleix, Bernard. *Les Allemands aujourd'hui*. Paris, Balland, 1984, 288 p.

Hans-Jürgen Greif

Volume 15, numéro 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Greif, H.-J. (1984). Compte rendu de [Brigouleix, Bernard. *Les Allemands aujourd'hui*. Paris, Balland, 1984, 288 p.] *Études internationales*, 15(4), 933-935. <https://doi.org/10.7202/701760ar>

Qu'est-ce que le socialisme? Peut-être l'avenir radieux de l'humanité qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'approche de lui.

Paul PILISI

*Département des sciences humaines  
Université du Québec à Chicoutimi*

BRIGOULEIX, Bernard. *Les Allemands aujourd'hui*. Paris, Balland, 1984, 288 p.

Le titre de ce livre n'est guère moins accrocheur que la présentation. L'acheteur éventuel lit d'abord: « Les Allemands » – et pense être devant un ouvrage monumental (mais qui peut présenter un peuple en 285 pages?). Vient ensuite une précision, « aujourd'hui », première restriction imprimée en caractères plus petits, et en rouge. Il se peut que la maison d'édition ait eu quelques remords après l'impression du livre; elle a donc jugé bon d'ajouter une bande de publicité, en rouge, et en guise de sous-titre: « Ont-ils changé?... » Cela indique une première orientation du livre: relever l'image des Allemands du passé et la comparer à celle qu'ils projettent aujourd'hui. Les trois petits points laissent la question en suspens et invitent l'acheteur à entreprendre la lecture.

L'introduction délimite le sujet et justifie le titre plutôt ambitieux: l'auteur ne veut pas régler un compte éventuel avec l'Allemagne. Il désire plutôt en finir avec les stéréotypes nationaux, démolir quelques clichés, ramener à la raison les quelques inconditionnels « pour ou contre ». Mais ce qui importe encore plus que cette délimitation du sujet, c'est l'aveu de Brigouleix: « Les voici..., ces Allemands, sinon tout à fait tels qu'ils sont... du moins tels que les a observés, depuis un certain nombre d'années déjà, quelqu'un que son métier a conduit d'innombrables fois à voyager « outre-Rhin »..., à leur parler, à lire « leur » presse, à « les » regarder et écouter vivre. Et qui ne le regrette pas » (p. 8). Un tel aveu est attachant, puisqu'il ne vient pas d'*ex cathedra*, mais de quelqu'un qui livre ses propres impressions, sans prétendre avoir trouvé la clé de l'énigme que sont les Allemands.

Mais ces Allemands sont-ils si énigmatiques? L'image qu'ils projettent a été fortement teintée par ce malheureux épisode de 1933 à 1945 qui les faisait ressembler à un peuple de fanatiques d'une cruauté inouïe, à des jusqu'au-boutistes irréductibles, des militaristes qui ne veulent rien savoir d'un mouvement pacifiste. Si, au temps de Madame de Staël, ils étaient tous des romantiques, pendant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, des érudits, des musiciens, des artistes, ils avaient acquis, lors de la Première Guerre mondiale, cette réputation de martialité qui rendait les notions « allemand » et « canon » synonymes. Le but de ce livre est donc d'en finir avec les vieux clichés et de présenter cette « nouvelle Allemagne » de l'après-guerre.

L'auteur débute par un aperçu historique, sans commencer par Adam et Eve, mais par l'année zéro, 1945. Il démontre très bien sur quelles bases se fondent les deux Allemagnes d'aujourd'hui: c'est avant tout le sentiment de culpabilité qui hantera – et hante toujours – ce peuple, après les atrocités commises par le régime hitlérien. Personne ne peut rester indifférent devant le fait qu'un peuple entier assiste, en quelques années seulement, à l'anéantissement de tout son passé. La reconstruction frénétique des grandes villes au passé millénaire s'est faite, pendant les années cinquante, avec des moyens de fortune et des ressources financières très restreintes. Se trouver dans un quartier sombre, gris, monotone, franchement laid, à Francfort, Hambourg, Cologne ou Berlin, et penser qu'au même endroit se trouvaient avant 1939, des bijoux architecturaux du moyen-âge – cela a laissé, surtout dans les coeurs de la génération hitlérienne, une profonde amertume envers le régime allemand responsable de cette dévastation et un réflexe de fuite envers tout ce qui ressemble de près ou de loin à une répétition possible de ce désastre: les mouvements pacifistes, les Verts, les écologistes sont directement issus de ce sentiment de culpabilité. De plus, après la division de l'Allemagne et par suite de la formation de deux gouvernements dont les options politiques sont diamétralement opposées, les Allemands évitent avec prudence tout ce qui pourrait les conduire vers une situation analogue à celle de 1933.

C'est ici qu'il faut se demander si l'auteur n'aurait pas mieux fait d'appeler son livre « Les Allemands de la R.F.A. – ont-ils changé ? » Il ne parle en effet – sauf au IX<sup>ème</sup> chapitre, « L'autre Allemagne » – que de la République fédérale d'Allemagne. Ses raisons sont évidentes, et il avait annoncé ses couleurs dès le début de son livre: il connaît surtout l'une des deux Allemagnes et ne prétend pas nous brosser un tableau du peuple entier.

L'auteur a vécu en République fédérale; il tombe néanmoins dans le III<sup>ème</sup> chapitre, « La vie », parfois dans le piège de celui qui observe la vie des Allemands de l'extérieur, qui n'a pas pu suivre l'évolution de l'attitude envers la vie (ou la mort, au IV<sup>ème</sup> chapitre, qui se résume aux questions du terrorisme, de la drogue, des suicides, des angoisses des pacifistes). Son texte ressemble plutôt à une savante présentation de statistiques qu'à une analyse des circonstances qui font que la vie des Allemands est telle que nous la voyons aujourd'hui. L'auteur fait un effort honorable pour comprendre le pourquoi de l'effondrement des valeurs entourant jadis la famille, mais il n'y arrive pas. Comme il ne se pose pratiquement aucune question au sujet de la situation de la femme dans la société allemande moderne. (On se demande bien ce qu'il aurait à dire à propos d'un document aussi important pour la compréhension de la femme allemande des années 50/60 que le film « Les années de la faim » de Jutta Brückner, une oeuvre qui illustre non seulement la situation difficile de la famille ouest-allemande de l'après-guerre, mais également les relations mère-fille dans un pays où domine encore le patriarcat).

Un des meilleurs chapitres de cet ouvrage reste celui sur « Le travail ». Brigouleix n'est pas seulement bien renseigné quant aux statistiques – il n'a pas oublié un seul aspect important de cette question complexe, qui comprend des facteurs aussi fondamentaux que la qualité de la vie, le travail au noir, les grands trusts, les syndicats et la cogestion, la main-d'oeuvre étrangère, les possibilités d'emploi pour les adolescents. L'auteur défait le mythe de l'Allemand qui travaille pour travailler; il démontre clairement et de façon convaincante qu'en

Allemagne comme ailleurs, nécessité fait loi. Plus encore: les Allemands sont, tout comme d'autres peuples, dépendants d'une croyance collective: lors de la défaite de 1918, après l'effondrement de la monarchie... devant l'échec de la République de Weimar, ils se sont réfugiés vers le faux prophète qu'était Hitler, avec ses promesses de remettre l'Allemagne sur la carte du monde et de lui assurer une place permanente à la table des grandes puissances. À la suite de la cuisante défaite de 1945, les Allemands se trouvaient à nouveau devant les décombres de leurs idéaux. Ils ont alors fabriqué une nouvelle religion: la réussite économique. Mais, encore une fois, le but atteint, ils sont désespérés. Leur croyance collective se résume maintenant à la réflexion sur un emploi raisonnable de leurs richesses et la stabilisation de leurs structures sociales.

Ce sont surtout les questions entourant la qualité de la vie qui préoccupent donc les Allemands de l'Ouest. L'analyse des « Verts » (dans le chapitre VIII, « La terre ») en fait foi. Brigouleix soutient fort bien que les « Verts » ne sont nullement un groupe contre le progrès, mais qu'ils font « preuve, à la fois, d'imagination individuelle pour commencer à changer l'ordre des choses dans sa propre vie et autour de soi, et d'esprit d'organisation pour élaborer, à petite échelle, des contre-sociétés dont la seule existence serait une forme de résistance passive à l'égard des contraintes d'État » (p. 203). Ce qui est certain, actuellement, c'est la volonté des gouvernements (central et régionaux) d'envisager des solutions de rechange en ce qui touche l'énergie, l'environnement, les relations extérieures et la conception de l'avenir. Car un peuple, dont le quart de la population dispose d'une fortune personnelle dépassant un demi-million de marks, conçoit son avenir de manière différente qu'un peuple en voie de développement. La société ouest-allemande est actuellement en train de changer de cap; après la course effrénée à la reconstruction, et la richesse une fois acquise, il se cherche lui-même une voie pour l'avenir, comparable à l'homme qui, après une vie laborieuse et riche en expériences bonnes et mauvaises, réfléchit sur ce qu'il lui reste à faire.

Une des dernières grandes préoccupations des Allemands (de l'Ouest comme de l'Est) reste la reconnaissance de leur pays à l'étranger, plus encore: la participation des Allemands à la solution des problèmes d'autres pays dans le monde. Ils se sentent européens tout en étant Allemands. Les relations avec Washington restent cordiales sans exclure des liens avec les pays de l'Est, et la coopération franco-allemande est exemplaire pour deux pays dont les divergences politiques étaient aussi importantes dans le passé.

Brigouleix nous présente, avec cet ouvrage, une vue d'ensemble remarquable sur un pays qui intrigue beaucoup son alliée – la France – depuis le temps de Adenauer; c'est un livre bien fait, bien écrit, clair et succinct. Il est rare qu'il tombe dans le piège du cliché (comme dans le chapitre sur « L'autre Allemagne »); l'auteur s'est bien renseigné avant de nous présenter le fruit de ses enquêtes. Pour ma part, j'aurais aimé une liste des ouvrages qu'il a consultés (qu'il ait largement utilisé *Réalités allemandes* me semble évident, mais encore faut-il le dire). L'absence d'une bibliographie ou d'un index agace un peu mais ceci n'enlève rien à la valeur et à l'ambition du livre, qui arrive à une conclusion sage et prudente à la fois: « Ont-ils changé?... C'est en réalité le nazisme qui avait été un changement radical, terrifiant et par bonheur provisoire, de l'âme allemande... Les Allemands aujourd'hui n'ont probablement guère changé par rapport à ceux d'avant-hier qui représentaient les valeurs traditionnelles de la germanité bien plus sûrement que le nazisme » (p. 284).

Hans-Jürgen GREIF

Département des littératures  
Université Laval, Québec.

BROWN, Seyom. *The Faces of Power: Constancy and Change in US Foreign Policy from Truman to Reagan*. New York Columbia University Press, 1983, 683 p.

Sous le titre *The Faces of Power* sont réunies deux études antérieurement publiées par l'auteur. Il a sensiblement remanié l'une et l'autre puis leur a joint une analyse de lon-

gueur appréciable qui couvre la présidence de J. Carter et s'étend, sous celle de R. Reagan, jusqu'à la démission du Secrétaire d'État A. Haig.

L'ensemble de l'étude rend ainsi compte de la politique étrangère américaine depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à 1982.

Avant d'entreprendre cet impressionnant survol, S. Brown explicite les termes qui constituent son sous-titre: *Constancy and Change in US Foreign Policy*. « Survie physique, maintien de l'American Way of Life, développement de la prospérité pour l'ensemble de la nation... » ces traits, dépourvus d'originalité, mais contraignants, expliquent pour l'auteur la continuité de la politique étrangère américaine. Le rôle d'adversaire continué imparti à l'URSS va figer encore d'avantage cette continuité et les présidences successives illustreront les variantes tactiques d'une stratégie générale fondée sur l'endiguement (le containment) mais avec quelques tentatives d'accommodement, voire de partage d'influence.

L'étude chronologique débute par un survol cursif de la première guerre froide. Beaucoup d'événements supposés connus y sont traités en hâte et l'historien s'étonnera un peu du crédit dominant accordé par les références aux mémoires du président Truman. La guerre de Corée permet cependant à l'auteur de camper assez bien la crise de consensus qui affecte l'administration américaine. C'est la fin de la « primauté européenne » et l'amorce de l'endiguement global. Le complément militaire de la diplomatie américaine est traité avec l'importance qui lui sied. Avec le NSC 68 apparaît effectivement cette définition à prédominance militaire qui s'établit au cours des dernières années de Truman. L'ère Eisenhower prend cette relève en insistant sur le moralisme de l'Amérique dont le Secrétaire Dulles fixe les caractères. L'auteur explicite bien la « pactomanie » d'alors et son inefficacité qui pousse finalement à réévaluer les rapports avec l'URSS. Le début de la course à l'espace, les essais de relations décriées avec l'Est caractérisent les hésitations des années '50.

La majorité du volume (presque 500 pages sur les 628 de texte) va traiter de la